

Négoce et transfert culturel

Dimitrios Bikélas et le réseau intellectuel franco-grec dans la seconde moitié du XIX^e siècle

Marie-Élisabeth MITSOU
Centre de recherches historiques, EHESS, Paris

Résumé : Figure plurielle, étroitement liée aux spécificités de l'histoire politique et culturelle de la Grèce moderne, l'intellectuel grec du XIX^e siècle est loin d'obtenir son autonomie sociale. Souvent il tire son origine des riches familles de commerçants de la diaspora grecque en Méditerranée orientale. Polyglotte, cosmopolite, voyageur, il déploie ses réseaux d'Alexandrie à Marseille et de la Mer Noire à Amsterdam. Par sa vie et son œuvre, Dimitrios Bikélas (1835-1908) illustre ce passage du monde transnational du négoce à l'univers intellectuel des transferts culturels entre la France, l'Angleterre et la Grèce dans la seconde moitié du XIX^e siècle.

Abstract: As a versatile figure, closely related to the specific political and cultural history of modern Greece, the Greek intellectual of the nineteenth century had not yet gained his social autonomy and economic independence. He often descended from rich entrepreneurial families of the Greek Diaspora scattered in the Mediterranean area. He was a cosmopolitan, polyglot, traveller, who developed his vast cultural networks from Alexandria to Marseille and from the Black Sea to Amsterdam. Dimitrios Bikelas' life and work illustrate the passage from the transnational world of business to the intellectual universe of cultural transfers between France, England and Greece in the last half of the nineteenth century.

Il est facile de gagner de l'argent ; ce qui est difficile c'est de le conserver [...]
◀ Le sort favorable n'y est pour rien. Il faut pouvoir avant tout se dévouer corps et âme à son travail, s'engager perpétuellement, savoir comment associer ses affaires, aimer l'argent, économiser, être précis et honnête avec ses clients – ce n'est qu'ainsi qu'on inspire confiance et qu'on soutient sa réputation, fondements nécessaires au progrès permanent et stable du négociant. C'est par ces dons que certains entrepreneurs grecs ont réussi à se distinguer en Angleterre »¹.

La citation ci-dessus est un extrait non pas d'un manuel de négoce mais d'un écrit autobiographique posthume de Dimitrios Bikélas (1835-1908), négociant et lettré de la diaspora grecque, traducteur de Shakespeare, éditeur et président du premier Comité international olympique pour l'organisation des Jeux d'Athènes de 1896. Les règles du métier exposées dans ce passage sont attribuées par l'auteur à son oncle, Vassilios Mélas, homme d'affaires à la City et grand connaisseur des usages professionnels, qui avec son frère, Léon Mélas², l'avaient accueilli dans leur entreprise commerciale « Melas Brothers » comme apprenti, trésorier puis associé.

Dimitrios Bikélas a travaillé auprès de ses oncles pendant une bonne vingtaine d'années, de 1852 à 1876. Il logeait chez eux, à deux pas du British Museum, et ne quittait le cercle familial que le dimanche pour effectuer une petite promenade solitaire dans le quartier. Les détails de sa vie quotidienne et sociale à Londres, ses soucis ainsi que ses réflexions nous sont parvenus à travers ses journaux intimes, sa correspondance hebdomadaire avec sa mère, ses carnets de lecture et son autobiographie, qui comprend ses souvenirs d'enfance et de jeunesse. Ses archives, léguées à la Bibliothèque Nationale de Grèce, représentent une source précieuse pour tout chercheur désireux d'explorer les réseaux commerciaux et intellectuels des Grecs de la diaspora au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, et dont les activités s'étendaient de la Mer Noire à la Méditerranée occidentale en passant par l'Asie Mineure et les Balkans³.

Pour sa part, Bikélas était loin de devenir un négociant exemplaire, tel que le projetait son oncle. Malgré le soutien financier et moral, l'exemple vivant et l'insistance de celui-ci, il n'a eu ni la chance ni la vocation à s'enrichir. La faveur du sort n'y était pour rien. « Je n'étais pas dépourvu de certains dons pour le commerce », confesse-t-il, « mais je manquais d'autres qualités, bien plus décisives :

1 Dimitrios Bikélas, *I zoi mou* (Ma vie), *Apanta* (Œuvres complètes), vol. I, éd. Alkis Anghélou, Athènes, Syllogos pros diadosin ofelimon vivlion, 1997, p. 1-250 (ici p. 188).

2 Celui-ci, après une brève carrière de magistrat supérieur et d'homme politique, fut contraint à suivre son frère Vassilios à Londres (1848-1857) puis à s'installer à Marseille (1857-1859) pour s'occuper du commerce ; il est l'auteur d'une tragédie (*O Diakos*), d'ouvrages pédagogiques et d'un roman didactique devenu très populaire (*O Gherostathis*, 1858) ; Bikélas, *I zoi mou*, *op. cit.*, p. 128-140.

3 Sur le fonds Bikélas, voir l'introduction d'Alkis Anghélou, « O Bikélas simera » (Bikélas aujourd'hui), *op. cit.*, p. 11*-15* et Alexandros Ar. Oikonomos, *Dimitrios Bikélas*, Athènes 1953, 634 p.

du génie des affaires et du désir de la richesse. De ma vie je n'ai rêvé que d'une seule chose : parvenir à une autonomie financière qui m'assurerait une vie aisée, sans excès, mais digne de mon rang. [...] Je n'avais pas d'intérêt à m'enrichir. [...] Le soir, quittant mon bureau pour rentrer chez moi, je forgeais des vers. Je n'étais pas fait pour le négoce »⁴. C'est en quelque sorte l'activité poétique qui a empêché Bikélas de devenir un négociant, tel que son oncle Vassilios se le figurait⁵ ; homme d'affaires, Bikélas se voulait déjà homme de lettres. C'est en revanche son dévouement contraint au négoce, durant toute sa jeunesse, qui l'a empêché de devenir un écrivain de grande envergure.

Le modèle latent de sa vie était assurément Adamante Coray (1748-1833), lui aussi destiné par sa famille au commerce. Originaire de Smyrne, Coray s'était rendu à Amsterdam en 1771, à l'âge de vingt-trois ans, afin de gérer et agrandir une entreprise familiale de taille modeste, dotée de succursales à Constantinople, Smyrne, Chios et aux Pays-Bas⁶. Au bout de quelques années seulement, cette maison de commerce avait fait faillite. Cependant, si Coray a fini par abandonner le négoce pour se consacrer ainsi aux lettres, les innovations qu'il avait volontairement introduites dans son entreprise ne sont pour rien dans cet échec. La raison en était, comme se plaignait Stamatis Petrou, le serviteur de Coray, aux parents de son jeune maître, que celui-ci était « bon pour devenir philosophe mais pas pour devenir marchand »⁷. Serviteur avisé sans nul doute, Stamatis Petrou lui-même fit une brillante carrière de négociant et rentra vers la fin du XVIII^e siècle, riche et honoré, dans son pays. Dans le même laps de temps, Coray menait une vie plutôt modeste à Paris⁸.

Le contraste entre le destin de ces deux hommes d'affaires manqués et la *success story* du riche banquier Andréas Syngros (1830-1899), leur contemporain et voisin du même Bikélas à Athènes dès les années 1870, est frappant. Syngros notait dans ses *Mémoires* : « Je voyais les livres comme des ennemis » ou encore : « Impossible

4 Bikélas, *I zoi mou*, *op. cit.*, p. 188 & 189.

5 Parlant de son éducation, Bikélas déclare avoir été élevé par des vers que lui récitait sa mère, *op. cit.*, p. 39.

6 L'entreprise importait des épices et des étoffes et exportait des cocons de soie, du coton et des produits de la filature. Voir Filippos Iliou, « Apo tin paradosi ston Diafotismo : I martyria enos paragiou » (De la tradition aux Lumières : le témoignage d'un serviteur), Stamatis Pétrou, *Grammata apo to Amsterdam* (Lettres d'Amsterdam), éd. Filippos Iliou, Athènes, Ermis, 1976, 116 p. (ici p. [52]) ; cf. Georges B. Dertilis, « Entrepreneurs grecs : trois générations, 1770-1900 », Franco Angiolini et Daniel Roche (dir.), *Cultures et formations négociantes dans l'Europe moderne*, Paris, EHESS, 1995, p. 111-129 (ici p. 113).

7 Pétrou, *Grammata apo to Amsterdam* (Lettres d'Amsterdam), *op. cit.*, p. 15 ; cf. p. 28 : « ce seigneur n'est pas fait pour le négoce » ; p. 41 « le malheureux n'a pas la manière du négociant » et Adamante Coray, *Prolegomena stous archaious Ellines syngrafeis* (Prolégomènes aux auteurs grecs anciens), vol. 1, Athènes, MIET, 1984, 633 p (ici p. [18]) : « Je détestais la vie commerçante car elle faisait obstacle à mes jouissances de l'esprit ».

8 Cf. Iliou, « Apo tin paradosi ston Diafotismo », *op. cit.*, p. [68]-[71].

d'exprimer mon extase devant l'argent comptant »⁹. Fils de médecin, Syngros a choisi le métier qu'il adorait, poussé par le désir ardent de s'enrichir. Ainsi il a réussi à faire fortune dès l'âge de dix-sept ans, à accroître très vite son capital pour devenir enfin millionnaire et financier du Trésor grec, passant du commerce de blé à la haute finance dans l'Empire ottoman, en Égypte et en Grèce¹⁰ ; il s'enorgueillit d'avoir conçu, dans les années 1850, l'organisation du marché à Istanbul¹¹. Si la fortune non négligeable de Bikélas, lors de son installation à Athènes en 1877, ne dépassait pas les 21 000 livres, celle de Syngros, telle qu'elle ressort en 1896 de son legs testamentaire, s'élevait à 400 000 livres sterling, 80 000 livres ottomanes et quelques millions de drachmes, sans compter sa propriété immobilière et foncière¹².

Dans quelle mesure alors peut-on considérer des hommes d'affaires de la diaspora grecque, quelle que soit leur érudition, comme des figures d'intellectuels en Méditerranée ? Il s'agit tout d'abord d'un groupe professionnel spécifique. En effet, si dans la première moitié du XIX^e siècle la pluriactivité semble être la règle pour la plupart des auteurs français et anglais, relevons que les activités industrielles, commerciales et bancaires ne dépassent pas, selon Christophe Charle, le 9 % pour les écrivains français (en 1834) et le 3,1 % pour les auteurs britanniques¹³. Rien n'est plus évident, car il y a bien contradiction entre les activités des gens d'affaires et les activités des intellectuels, les unes impliquant une perspective individualiste et conforme aux normes du marché, les autres renfermant des projets collectifs, à la rentabilité tout à fait accessoire. À l'ère moderne, les définitions les plus diverses de l'intellectuel s'accordent sur ce point : qu'il soit « un homme du culturel [...] mis en situation d'homme du politique, producteur ou consommateur d'idéologie », un « professionnel de la manipulation des biens symboliques » (Pierre Bourdieu) ou « l'auteur d'un langage qui tente de parler vrai au pouvoir »¹⁴, le critère décisif revient à l'intervention publique pour la diffusion ou la défense des idées. Où résiderait alors l'intérêt de l'homme d'affaires à intervenir dans le domaine

9 Andreas Syngros, *Apomnimonevmata* (Mémoires), éd. Alkis Anghélou et Maria Christina Chatziioannou, vol. 1, Athènes, Estia, 1998, 357 p. (ici p. 81).

10 *op. cit.*, p. 143 et vol. 2, 319 p. (ici p. 204) ; cf. Dertilis, « Entrepreneurs grecs », *op. cit.*, p. 122.

11 *op. cit.*, p. 353-355 et Dertilis, *op. cit.*, p. 125.

12 Alkis Anghélou et Maria Christina Chatziioannou, « O stratilatis Andreas Syngros (Mia, kapoia alli, istoria) » (Le général en chef Andreas Syngros. Une autre histoire), Syngros, *Apomnimonevmata*, *op. cit.*, p. 33*-34*.

13 Christophe Charle, *Les intellectuels en Europe au XIX^e siècle. Essai d'histoire comparée*, Paris, Seuil, 1996, 459 p. (ici p. 70-71).

14 Pascal Ory et Jean-François Sirinelli, *Les intellectuels en France. De l'affaire Dreyfus à nos jours*, Paris, Éd. Perrin, 2004 (1986), 435 p. (ici p. 15) ; C. Charle, *Les intellectuels en Europe au XIX^e siècle*, *op. cit.*, p. 16 ; Edward W. Saïd, *Des intellectuels et du pouvoir*, Paris, Seuil, p. 15, citation empruntée à François Dosse, *La marche des idées. Histoire des intellectuels, histoire intellectuelle*, Paris, La Découverte, 2003, 354 p. (ici p. 28).

de la culture sinon pour confirmer son succès financier ou acquérir du pouvoir ? Quel est le rapport réel entre le monde des affaires et le monde de la culture ? La conception chrétienne de la bienfaisance se retrouve dans la fonction moderne de l'évergète. Mais l'intérêt public ne relève pas toujours du champ culturel ; faire des donations, comme le fit Syngros aux asiles de pauvres ou encore à une école d'études agronomiques, est un geste individuel, exceptionnel, qui ne s'inscrit en rien dans l'histoire intellectuelle d'un pays.

Figure plurielle par excellence, étroitement liée aux spécificités de l'histoire politique et culturelle de la Grèce moderne, l'intellectuel grec du XIX^e siècle est bien loin d'obtenir son autonomie sociale. Avant de commencer à se former dans les rangs des éditeurs, des journalistes et des enseignants, les intellectuels grecs sortaient, dans leur grande majorité, des élites de la diplomatie ottomane et du négoce en Méditerranée orientale. Le cas de Dimitrios Bikélas illustre bien ce passage du monde transnational du commerce aux activités intellectuelles d'un État-nation.

Né en 1835 à Ermoupolis, dans l'île de Syros, qui devait connaître un essor économique prodigieux dans la seconde moitié du XIX^e siècle, Bikélas a tout d'abord vécu au sein d'une famille de commerçants cultivés dans les Cyclades, à Constantinople et à Odessa. Encore adolescent, il s'établit à Londres et à Paris, dans les milieux des riches négociants de la diaspora grecque, pour s'installer vers la fin de sa vie à Athènes. D'après la typologie des entrepreneurs grecs proposée par l'historien Georges Dertilis, l'itinéraire professionnel du jeune Dimitrios est emblématique de la deuxième génération des hommes d'affaires¹⁵. À partir de trois témoignages, Dertilis présente une modélisation de trois générations longues, liées chacune à des changements majeurs de l'histoire économique du négoce grec. La première (1770-1820), qu'illustre Adamante Coray, marque le début du développement spectaculaire du commerce et de la marine marchande helléniques à travers des réseaux reliant l'Empire ottoman aux grands ports européens de la Méditerranée, Amsterdam et Londres, là où s'étaient implantées des colonies grecques. La troisième génération (1850-1900), celle d'Andréas Syngros, est caractérisée par une réorientation des entreprises vers la haute finance et la marine marchande. Entre ces deux étapes clés de l'évolution économique des entrepreneurs grecs, la génération des familles Mélas et Bikélas, composée surtout de négociants originaires des îles de Chios et de Syros, déployait ses réseaux dans tous les grands centres commerciaux et financiers de l'Occident, du Proche-Orient et de la Russie, jusqu'aux années 1870.

La vie commerciale de Dimitrios Bikélas et de ses oncles s'est achevée en 1876, à la suite de la crise économique sévissant en Europe, qui a contraint l'entreprise familiale Melas Brothers/D. Bikelas à la liquidation. Suivant l'exemple de plusieurs autres négociants grecs de la diaspora, qui ont alors décidé de transférer leurs affaires

15 Dertilis, « Entrepreneurs grecs », *op. cit.*

en Grèce, Bikélas devait revenir s'établir à Athènes. Mais un incident de sa vie privée a retardé de deux décennies son emménagement dans la capitale grecque. Par ailleurs Bikélas ne s'est jamais associé à ce flot de nouveaux-riches, qui arrivés de Londres et des autres métropoles européennes s'empressaient de bâtir, au centre de la capitale, leurs hôtels particuliers, pour mieux étaler leur fortune et exercer leur snobisme¹⁶. Peu cultivés et arrogants, ils faisaient l'objet des railleries de la presse de l'époque, qui ne les épargnait guère¹⁷.

En effet l'instruction n'avait jamais fait la force des commerçants levantins. Auteur de *Mémoires*, Syngros affirmait avoir horreur des livres. Suivant les usages de l'époque, les fils des commerçants grecs suivaient des cours à domicile ou s'inscrivaient dans des écoles privées, dites commerciales, avec des précepteurs à peine plus instruits que leurs parents. Aussitôt acquises les connaissances indispensables à leur métier – savoir lire, écrire, compter et maîtriser les rudiments de quelques langues étrangères –, les enfants abandonnaient leurs études scolaires, déjà irrégulières car interrompues sans cesse par des déménagements perpétuels, des vacances et des maladies¹⁸. À l'âge de quatorze ou quinze ans, ils travaillaient déjà à plein temps dans les entreprises familiales. Ainsi Syngros « devient apprenti à quinze ans, employé à dix-sept, associé mineur à vingt-deux »¹⁹. Il ne fréquentera pas d'intellectuels, leur préférant les parlementaires, les premiers ministres, la cour et même le roi de la Grèce. Il ne léguera pas sa maison à l'université d'Athènes, n'attribuera aucune bourse d'études et ne fondera aucun concours littéraire. En revanche, il veillera dans son testament à ce que soit construit un hôpital de dermatologie et fondé un institut exemplaire d'agronomie²⁰.

Quant à Bikélas, lui aussi, contraint à l'apprentissage, dès quatorze ans, pour s'initier au métier de négociant²¹, il avait très tôt développé 1(a)-11(i)6((p)-9(e)10ch3u)12(an

fait pour le négoce mais, issu de ce milieu, il fut dirigé vers ce métier par convention²³. Tout au long de sa carrière commerciale à Londres, il écrivait des pièces de théâtre et des contes, composait des vers²⁴, traduisait Homère, Milton, Shakespeare, Burns, Young, Ossian, Goethe, Alfieri et Christian Anderson, publiait des articles érudits dans des revues londoniennes et athéniennes²⁵, donnait des conférences et, en fin de journée, il allait suivre des cours de botanique et d'architecture au *University College* ; parallèlement il apprenait l'allemand et l'italien²⁶.

À ces exercices intellectuels s'ajoutait un engagement politique et social croissant à l'égard de la cause grecque, qui atteindra son apogée à la suite de la révolte de 1863 et de la destitution du roi Othon, puis pendant les insurrections crétoises de 1866-1867. Bikélas a pu alors organiser à Londres des collectes de fonds en faveur de son pays, mobilisant des intellectuels britanniques et se servant de tous moyens pour sensibiliser l'opinion publique sur les droits de la Grèce²⁷. Pour terminer, il a fondé une école pour les jeunes Grecs installés à Londres, qui sera le premier centre hellénique en Angleterre. Sans doute Bikélas a-t-il secoué de sa torpeur la communauté grecque de Londres.

En effet, la vie en société, qu'il dépeint dans son autobiographie, ne diffère pas beaucoup du petit monde clos de la colonie grecque à Amsterdam où avait vécu Coray. Les activités des commerçants se déroulaient principalement dans le cadre imaginaire d'un ghetto : leurs repères étaient l'église orthodoxe, la langue grecque, les boutiques et entreprises familiales ainsi que les salons où ils ne recevaient que des Grecs. « Ces soirées-là, les "veillées" n'étaient pas souvent amusantes », remarque-t-il dans son autobiographie. « Les hommes jouaient au *whist*, les dames au *kintilion*, leurs broderies toujours à la main. Personnellement, je me retirais convenablement dans ma chambre »²⁸. Dans ce milieu étouffant, Bikélas cultivait déjà ses relations avec des écrivains et des universitaires français et anglais. Lors d'un voyage de Constantinople à Paris, il fit la connaissance d'Alexandre Dumas (1859)²⁹. À

23 « Mes grands-pères, mon père, mes oncles maternels étaient tous des commerçants. C'était bien naturel que je devienne aussi un commerçant », *op. cit.*, p. 103.

24 Son premier recueil de poèmes (*Stichoi, syllogi poiimatou eis tin omiloumenin* [Vers, recueil de poèmes en langage commun]) est paru à Londres en 1862, *op. cit.*, p. 230-231.

25 Ses écrits en grec traitaient surtout des questions historiques ou d'actualité (par ex. des Paléologues [1859, 1860], du journalisme en Angleterre [1864] ou de l'ouvrage *Medieval Greek Texts* de W. Wagner [1870]), tandis que ses articles anglais portaient en particulier sur la culture et la politique de la Grèce (par ex. sur la prononciation érasmienne du grec [1865] ; les statistiques récentes du royaume [1868] etc.), *op. cit.*, p. 49*-53*.

26 *op. cit.*, p. 154-161.

27 *op. cit.*, p. 214-218.

28 *op. cit.*, p. 149 ; cf. p. 164-165 ; la traduction de la citation a été empruntée à l'ouvrage d'Erato Paris, *Marseille et hellénisme (XIX^e et début du XX^e siècle). Les Phanariotes et les néo-phanariotes dans le monde*, Athènes, Académie d'Athènes, 2013, p. 121 ; cf. Dertilis, « Entrepreneurs grecs », *op. cit.*, p. 114.

29 Bikélas, *I zoi mou*, *op. cit.*, p. 199-200.

Londres, tout en fréquentant des intellectuels grecs – tels que Charilaos Trikoupis, le futur premier ministre, et son père Spyridon, l’ambassadeur grec en Angleterre, les poètes Alexandre Rangabé et Jules Typaldos –, il se lia d’amitié avec l’écrivain et patriote italien Niccolò Tommaseo et avec le libéral Luigi Settembrini, après que celui-ci soit sor12(i de 8(ik)06 Tm[(liso)4(n de S)4(an)13(t)5(o S)12(t)5(ef)-6(ano e)10(n 18

dans *Mémoire sur l’île de Chio* de Fustel de Coulanges (1857).

33 *De Nicopolis à Olympie, lettres à un ami*, Paris, p. Ollendorff, 1885, 298 p.

34 *Nouvelles grecques*, truit parquis de Queux de Sint-Hire, Paris, Firmin-Didot, 1897, 287 p.

35 Cf. Sophie Bsçh, *Le Mirage grec. La Grèce moderne devant l’opinion française (1846-1946)*, Athènes, Librairie Kauffmann, 1995, 537 p. (ici p. 228-231).

36 *Les Grecs au moyen âge, étude historique*, truit pmile Ler, Paris, Maisonneuve, 1878, 136 p. ; *Coumoundouros, souvenirs personnels*, truit parquis de Queux de St-Hire,

Montpellier, Hamelin frères, 1884 (Extrit de la *Revdu monde latin* , 25 décembre 1883) ; *Le rôle et les aspirations de la Grèce da question d’Orient* , Paris (Cercle Sint-Simon), 1885 ;

Le Plbellénisme en France , p. Béls, Paris (Extrit de la *Rev’histoire diplomatique* , III) 1891 ; *La Grèce byzantine et moderne, essais historiques*, Paris, Firmin-Didot, 1893, 435 p. ; *L’Athènes d’aujourd’hui*, Paris, E. Leroux (Extrit de la *Reves études grecques*), 1898.

intellectuelle parisienne, à côté de Jean Psichari, son cousin. C'est pourtant le groupe des hellénistes de l'Association pour l'Encouragement des Études grecques qui lui a donné l'occasion de contribuer à l'essor du second philhellénisme français.

Les années 1870 – au moment, précisément, où Bikélas tissait son réseau intellectuel franco-grec – n'étaient guère favorables à la Grèce. Le philhellénisme et le cosmopolitisme, deux notions forgées pendant la Guerre de l'indépendance grecque, étaient devenues suspectes³⁷. À Athènes même, le cosmopolitisme était associé à cette nouvelle aristocratie de négociants arrivant de l'étranger, les *London Greeks*, qui se montraient totalement indifférents à la cause nationale, ne se préoccupant que de leurs affaires et de leurs diamants ; certains parmi eux ne parlaient d'ailleurs plus le grec en famille³⁸. Le fossé important entre la classe des riches entrepreneurs et celle des intellectuels locaux, universitaires et savants institutionnels, poètes et journalistes, était devenu infranchissable. Un premier décalage entre ces deux mondes avait eu lieu peu après la fondation de l'État grec et la disparition des derniers hommes d'affaires qualifiés de patriotes et de lettrés (*emporologiotatoï*). Les frères Zossimas, Alexandros Vassiliou, Iakovos Rotas, Amvrosios Rallis n'étaient pas simplement des évergètes comme le sera plus tard Syngros ; ils finançaient l'éducation de jeunes Grecs, traduisaient, publiaient des livres, octroyaient des donations aux bibliothèques, instauraient des prix universitaires. En revanche, les contemporains de Bikélas étaient comme devenus hermétiques à la culture de leur pays. Le cosmopolitisme ostentatoire qu'ils affichaient sera interprété comme l'opposé du patriotisme³⁹.

Quant au philhellénisme, il était jugé suranné. « En 1825, il était de mode d'être philhellène », constatait Gabriel Charmes ; « en 1875, il est de bon ton d'être turcophile »⁴⁰. Et Dimitrios Bikélas d'ajouter : « Le vrai philhellénisme avait duré autant que la guerre de l'indépendance et il devait finir avec elle »⁴¹. À la suite de la Guerre de Crimée, à cause des révoltes successives dans les régions encore occupées par les ottomans et en raison de l'insubordination des Grecs envers les puissances protectrices – lesquelles tenaient avant tout à conserver l'intégrité de la puissance ottomane –, la cause grecque était en effet devenue impopulaire en Europe et l'opinion publique passait de l'indifférence au scepticisme voire à l'hostilité déclarée envers la Grèce. Ainsi, les Grecs ne seront plus les « enfants gâtés de l'histoire »⁴²

37 Cf. Basch, *Le Mirage grec*, op. cit., p. 173-235.

38 Cf. Ditsa, « Imeis, to pleiston meros ek ton pragmatefton », op. cit., p. 56*-57*.

39 Cf. les propos de Stéphanos Koumanoudis dans mon ouvrage *S. A. Koumanoudis, Stratis Kalopicheiros, II. Ena poiitiko tekmirio aftologokrisias* (Un témoignage poétique d'autocensure), Athènes, MIET, 2005, 424 p. (ici p. 157, 213) et Ditsa, op. cit.

40 Gabriel Charmes, « Une excursion à Athènes », *Revue des deux mondes*, XLIII, 1^{er} février 1881, p. 503 ; citation empruntée à Basch, *Le Mirage grec*, op. cit., p. 206.

41 *Le philhellénisme en France*, op. cit., p. 363 (repris dans *La Grèce byzantine et moderne*, op. cit.).

42 Spyridon Zambélios, « Filologikai tines crevnai tis neoellinikis dialektou » (Quelques

et plusieurs des anciens philhellènes regrettaient tout ce qu'ils avaient fait pour ce pays du Sud des Balkans, considérant le nouveau royaume comme un fléau et condamnant toute insurrection visant à libérer les sujets chrétiens du Sultan.

Ce changement de perspective impliquait un remaniement radical du terme même de philhellénisme. « Quand ils sont entre eux, les Grecs », écrit Joseph Reinach, « pour faire entendre de quelque voisin qu'il est crédule et naïf, disent en riant qu'il est bête comme un philhellène »⁴³. Cette situation s'aggrava encore plus après la faillite de 1893, la profonde crise du pouvoir qui s'ensuivit, puis la guerre gréco-turque de 1897, qui finirent par effacer tous les succès antérieurs, briser l'orgueil des Grecs et les écarter de leurs anciens amis d'Occident, malgré la présence sur le front de légions de volontaires réunis sous la bannière de Ricciotti Garibaldi. Au lendemain d'une défaite cinglante, des intellectuels grecs reprochèrent aux philhellènes d'avoir condamné leur pays à l'inertie et eux-mêmes au rôle d'épigones⁴⁴. Ils revinrent sur les propos de l'historien K. Paparrigopoulos constatant que « le passé, aussi glorieux soit-il, n'est pas vivant ; c'est le présent et l'avenir qui sont vivants, et les nations habituées à regarder plutôt en arrière qu'en avant ne progressent pas, elles tombent en léthargie »⁴⁵.

Après tout, pour les derniers amis des Grecs en France, comme l'était de Queux de Saint-Hilaire, il était plus qu'urgent « de montrer la Grèce telle qu'elle est, c'est-à-dire l'avant-garde de la civilisation, et la sentinelle avancée de l'Europe en Orient »⁴⁶. Ce projet philhellène fut l'un des objectifs implicites du programme de l'Association pour l'Encouragement des Études grecques, fondée le 7 mai 1867 à l'initiative de Gustave d'Eichthal, Charles Ernest Beulé et Wladimir Brunet de Presle : encourager « les meilleures méthodes et la publication des livres les plus utiles pour le progrès des études grecques », proposer des sujets de prix et entretenir « des rapports avec les hellénistes étrangers »⁴⁷. L'Association, tournée vers la Grèce ancienne, éditait d'abord des *Actes annuels*, son Bulletin, puis créa, en 1888, la *Revue*

recherches littéraires sur la langue grecque moderne), *Néa Pandora*, 7/160, 15 novembre 1856, p. 374.

43 Joseph Reinach, *Voyage en Orient*, 1879 ; citation empruntée à Basch, *Le Mirage grec*, op. cit., p. 15.

44 Voir p. ex. Argyris Eftaliotis, *Fyllades tou Ghérodimou* (de Ghérodimos), Athènes, Estia, 1897, 278 p. (ici p. 149 et 159) ; cf. Andréas Karkavitsas, *O archaiologos* (L'archéologue), Athènes, Estia, 1904, 192 p.

45 *L'Association pour la propagation des Lettres helléniques d'Athènes. Rapport des activités depuis sa fondation jusqu'à présent. 17/4/1869-31/12/1871*, 1872, p. 10 ; Cf. K. Th. Dimaras, *Konstantinos Paparrigopoulos, I epochi tou, i zoi tou, to ergo tou* (Son époque, sa vie, son œuvre), Athènes, MIET, 1986, 524 p. (ici p. 261).

46 Marquis de Queux de Saint-Hilaire, lettre d'introduction à Pierre A. Moraitinis, *La Grèce telle qu'elle est*, Paris, Firmin-Didot, 1877, 589 p. (ici p. VIII) ; citation empruntée à Basch, *Le Mirage grec*, op. cit., p. 206.

47 Cf. « Statuts », *Revue des Études grecques*, XXI/95, novembre-décembre 1908, p. 10 ; l'Association fut reconnue établissement d'utilité publique par décret du 7 juillet 1869.

des *Études grecques*. Au premier anniversaire de sa fondation, l'Association comptait déjà 600 membres donateurs et sociétaires qui n'étaient pas, dans leur majorité, des personnalités académiques. Parmi eux figuraient des ministres, des bibliothécaires et des négociants, des célébrités et des inconnus, ainsi que tous les noms honorés par les Grecs parce qu'amis de leur nation : Ambroise-Firmin Didot, W. Brunet de Presle, Ernest Renan, Beulé, G. d'Eichthal, Émile Egger, H. Schliemann et le baron Alphonse de Rothschild⁴⁸. Bikélas en devint membre en 1874, puis en occupa le siège de la Présidence en 1895. Il sut profiter de l'amitié littéraire et politique de ce cénacle français, qui tendait une main complice aux « héritiers directs de l'hellénisme antique »⁴⁹.

Dans un premier temps, l'Association et son Bulletin introduisaient une nouveauté précieuse pour les études grecques, en interprétant l'hellénisme en termes de continuité historique et d'image globale de la Grèce, « comme un élément de civilisation qui ne saurait s'affaiblir chez nous sans qu'il y ait péril pour notre publication publique et pour l'autorité morale de notre pays ». « La Grèce nous envahit », déclarait Egger dans son discours à l'Assemblée générale du 2 avril 1869 ; « mais vous n'avez rien à craindre de cette pacifique invasion ». Car les Grecs actuels seront accueillis avec confiance « comme membres de cette grande et universelle cité que rêvait déjà la philosophie grecque »⁵⁰. En conséquence, le grec moderne, langue « bâtarde » pour la plupart des hellénistes, méritait d'être étudié sérieusement. Ainsi trouve-t-on dans l'Annuaire et ses Appendices, parmi des essais sur Platon et Pindare, les articles de l'ancien Saint-simonien Gustave d'Eichthal sur la « Réforme et l'état actuel de la langue grecque » ou son projet d'internationaliser la langue grecque et d'introduire le grec moderne dans l'enseignement scolaire français⁵¹.

Alors qu'en Grèce éclatait la querelle entre puristes et démotocistes, ce grec moderne restait à définir. S'agissait-il de la *katharevoussa*, du romaique étudié par Émile Legrand et Karl Krumbacher ou bien de cette langue modérée, ni savante ni

48 Cf. Basch, *Le Mirage grec, op. cit.*, p. 140-141.

49 Ditsa, « Imeis, to pleiston meros ek ton pragmatefton », *op. cit.*, p. 82*-90*

50 Émile Egger, *Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques*, 3^e année, 1869, p. XLI-XLII ; cf. Basch, *Le Mirage grec, op. cit.*

51 *op. cit.*, p. 142-145 ; sur le projet linguistique de certains membres de l'Association, voir cf. Émile Egger, *L'Hellénisme en France. Leçons sur l'influence des études grecques dans le développement de la langue et de la littérature françaises*, Paris, Didier, 1869 ; Gustave d'Eichthal, *De l'usage pratique de la langue grecque*, Paris, Hachette, 1864 ; « De la prononciation nationale du grec et de son introduction dans l'enseignement classique », *Annuaire de l'Association pour l'Encouragement des Études Grecques en France*, 3, 1969, p. 65-95 ; « Observations sur la réforme progressive et sur l'état actuel de la langue grecque », *op. cit.*, 4, 1870, p. 105-149 ; *La langue grecque. Mémoires et notices, 1864-1884*, Paris, Hachette, 1887 ; cf. Petros Diatsentos, *La question de la langue dans les milieux des savants grecs au XIX^e siècle. Projets linguistiques et réformes* (thèse de doctorat, EHESS, 2009), 619 p. (ici p. 117-126).

vernaculaire, que préférait Dimitrios Bikélas dans ses écrits rejetés avec indignation par Jean Psichari ? Car, ainsi que le remarquait Gaston Deschamps quelques années plus tard, les Grecs n'avaient toujours pas « un idiome fixe et définitif ; ou plutôt ils sont bien embarrassés : ils ont plusieurs langues et ne savent laquelle choisir »⁵². Il n'est pas moins vrai que le grec moderne, quelle que soit sa forme, trouvait enfin ses défenseurs au sein de la communauté érudite française. En outre l'Association délibérément rendait service à la Grèce et aux études grecques, instruisant les lecteurs de sa revue des progrès de la littérature et de la presse périodique de la Grèce, ainsi que de son théâtre et de sa vie culturelle. Ce travail complétait les publications savantes d'Émile Legrand, professeur à l'École des langues orientales, les ouvrages bienveillants d'Émile Burnouf (*La Grèce en 1669*, 1887), Victor Bérard (*La Turquie et l'hellénisme contemporain*, 1893) et Gaston Deschamps, archéologues de l'École Française d'Athènes, philhellènes, philhellénistes et philhellades. Somme toute, le réseau intellectuel franco-grec des hellénistes, archéologues et amateurs grecophiles du dernier quart du siècle parvenait à détacher l'image de la Grèce contemporaine des stéréotypes du néo-humanisme allemand et de l'orientalisme des voyageurs, ouvrant ainsi un nouveau chapitre aux études grecques. Le philhellénisme, mouvement de cœur, n'était pas encore éteint en France.

Cette amitié transméditerranéenne fut temporairement réchauffée lors des premiers Jeux olympiques de 1896, qui, malgré la banqueroute « frauduleuse », ont pu se dérouler avec succès à Athènes, grâce à la volonté de Pierre de Coubertin, l'éloquence de Bikélas et l'intervention salutaire d'un homme d'affaires grec, Georges Averoff. À cette occasion, Bikélas s'installa définitivement à Athènes. Sa femme, ainsi que ses amis les plus proches, ceux de l'Association, Egger, Eichtal, Queux de Saint-Hilaire, avaient tous disparu, les uns après les autres, dans les années 1880⁵³.

Avant de quitter Paris, Bikélas a pu recueillir dans un volume ses essais historiques, traduits en partie par Émile Legrand et de Queux de Saint-Hilaire. La première moitié de *La Grèce byzantine et moderne* était consacrée à l'histoire politique et littéraire de Byzance, tenant compte des travaux récents qui réhabilitaient la période longtemps discréditée de l'hellénisme médiéval. Parmi les études de la seconde partie figuraient des textes sur les voyageurs de l'Orient avant 1821, sur les protagonistes de la guerre de l'indépendance et sur la formation de l'identité nationale des Grecs ainsi que ses exposés sur « Le philhellénisme en France » et « Le rôle et les aspirations de la Grèce dans la question d'Orient ». Dans une ambiance plutôt défavorable aux Grecs, pris au piège des nationalismes balkaniques, l'auteur osait louer les progrès et les défauts

52 Gaston Deschamps, *La Grèce d'aujourd'hui*, Paris, A. Colin, 1892, 386 p. (ici p. 96).

53 Voir la nécrologie de Queux de Saint-Hilaire par Bikélas, *Revue des Études grecques*, I & III, 1890 et *Estia*, 1^{er}, 7 et 14 mai 1890 (*Apanta*, vol. V, *op. cit.*, p. 157-180) ; cf. « Gustave d'Eichtal en Grèce 1833-1835 », *Estia*, 1^{er} juin et 6 juillet 1886, qui comprend le journal intime d'Eichtal, traduit en grec par Bikélas (*Apanta*, *op. cit.*, p. 190-238).

du règne constitutionnel, attaquer la diplomatie des grandes puissances, qui avaient fait de son pays un protectorat, et défendre la justesse des aspirations nationales, qui ne se heurteront point à « l'émancipation des autres races de la péninsule des Balkans »⁵⁴. C'était une politique plutôt défensive qu'il exposait dans son ouvrage, attribuant la grande idée de la résurrection de l'empire grec à « quelques âmes enflammées », « quelques imaginations ardentes qui trouvent plaisir à se nourrir des rêves du passé »⁵⁵. Son analyse sera bien vite démentie par l'ardeur des forces nationales, qui allaient conduire le pays à la débâcle. Mais si Bikélas a voulu s'investir dans les Jeux olympiques d'Athènes, c'était dans l'espoir de faire avancer la cause de la Grèce auprès de la communauté internationale.

Dans ses bagages, l'ancien commerçant emporta les principes du statut et les valeurs humanistes de l'Association pour l'Encouragement des Études grecques. En 1899, il créa à Athènes l'Association pour la diffusion des livres utiles, dont il rêvait depuis trente ans. Elle sera aussi dotée d'une revue. *Mutatis mutandis*, les deux Associations incarnaient l'esprit de l'alliance intellectuelle franco-grecque. Pourtant les objectifs de l'Association grecque étaient beaucoup moins prétentieux et mieux adaptés aux besoins de la société grecque. L'Association de Bikélas, qui existe encore de nos jours, visait la diffusion de livres de bonne qualité à fort tirage, de lectures populaires, mais qui ne pouvaient être centrées sur le monde grec, associé obstinément au culte de l'Antiquité. Les neuf premiers ouvrages, publiés dans l'année, furent vendus à 157 000 exemplaires, chiffre inouï pour une communauté d'un million et demi d'habitants, dont 75 % étaient encore analphabètes⁵⁶.

Homme d'affaires, puis homme de lettres, Dimitrios Bikélas a rejoint au fil du temps la « classe » des intellectuels, tels qu'on les définit avant le début des luttes sociales. À la veille de sa mort en juillet 1908, sa famille avait soigneusement préparé, respectant ainsi ses dernières volontés, 843 faire-parts de décès, dont les adresses puisées dans son répertoire personnel d'amis, de connaissances et de correspondants couvraient plusieurs pays⁵⁷. Ce répertoire représentait son réseau intellectuel au sein duquel les négociants grecs constituaient l'exception.

54 *La Grèce byzantine et moderne, op. cit.*, p. 411.

55 *op. cit.*, p. 426.

56 Anghélou, « O Bikélas simera », *op. cit.*, p. 21*-22* ; Ditsa, « Imeis, to pleiston meros ek ton pragmatefton », *op. cit.*, p. 80*-82*

57 Oikonomos, *Dimitrios Bikélas, op. cit.*, p. 614 et Anghélou, « O Bikélas simera », *op. cit.*, p. 13*.